

MURMURES

Sakura

LIVRE
01



CHRISTINE CARON

Christine Caron

Murmures

© Christine Caron, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0659-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À celles et ceux qui avancent,
malgré leurs cicatrices.

*« Il n'y a pas de "bon" chemin,
il n'y a que celui que tu choisis. »*

de l'autrice, Christine Caron, chapitre 20.

Chapitre 1

Le cœur lourd, je scrute l'écran de mon ordinateur, unique lien avec ma mère mourante. Prisonnière de mon appartement, réduite au rôle de spectatrice impuissante, j'observe son visage émacié, qui flotte dans la fenêtre de la visioconférence. Ses yeux, immenses lagunes d'obsidienne dans ses orbites creusées, abritent une lueur vacillante, fragile flamme de vie sur le point de s'éteindre. Chaque inspiration sifflante me transperce, écho déchirant de ma propre souffrance.

Entre les murs aseptisés du CHU de Liège se joue un drame poignant, théâtre impitoyable d'une lutte sans merci. Dans le service de pneumologie, où elle a travaillé de nombreuses années, Maiko, l'infirmière dévouée, livre son ultime combat contre un ennemi invisible, implacable.

Saleté de covid ! Jusqu'à son dernier souffle, elle aura consacré sa vie à préserver celle des autres, un sacrifice bouleversant que je peine à accepter.

Je suis assaillie par une tempête d'émotions contradictoires : amour, chagrin, colère, impuissance... Chaque bip du moniteur cardiaque résonne comme un compte à rebours cruel, chaque respiration laborieuse aspire un peu de vie hors de son corps.

Je suis effondrée. Même maintenant, même rongée par la maladie, ma mère dégage cette aura de force tranquille qui l'a toujours caractérisée.

— Maman... soufflé-je, la gorge nouée. Si tu savais comme j'aimerais être près de toi...

Un faible sourire étire les lèvres gercées de Maiko.

— Je sais, ma chérie. Mais c'est interdit... Je ne supporterai pas que tu coures des risques à cause de moi.

Je serre les poings, la frustration et l'angoisse bouillonnent en moi. Cette pandémie, qui dresse des murs invisibles entre les êtres, me vole ces instants précieux avec ma mère agonisante. Une rage sourde gronde dans ma poitrine. Les mots se bousculent dans ma bouche, pourtant aucun son ne la franchit. C'est Maiko qui brise le silence, d'une voix rauque, étonnamment ferme.

— Ne pleure pas, ma douce. La vie est ainsi faite de rencontres, de partages et de séparations. L'essentiel est ailleurs.

Je secoue la tête. J'explose, frappe sauvagement un coussin du divan posé à côté de moi.

— Je me sens tellement impuissante ! Coincée ici, à te regarder dépérir à travers un écran, sans pouvoir ne serait-ce que te tenir la main...

Des larmes de colère roulent sur mes joues. À l'autre bout de la connexion, Maiko tend une main tremblante vers la caméra, pour combler le gouffre numérique qui nous sépare.

— Tu es plus forte que tu ne le crois, ma fille.

— Je ne suis pas prête, maman. J'ai encore tant besoin de toi, de tes conseils, de ton amour... Comment faire sans toi ?

Un faible sourire adoucit ses traits tirés. Refusant de la laisser partir, je m'accroche à mon ordinateur, ma bouée de sauvetage.

— Pourquoi toi ? Toi qui as passé ta vie à prendre soin des autres, tu mérites beaucoup mieux... C'est injuste, tellement injuste !

Sa voix n'est plus qu'un murmure. Cependant, ses mots ont le poids de l'espoir.

— Ma vie a eu un sens, Alice. Chaque patient soigné, chaque main tenue au crépuscule d'une existence. C'était ma façon d'honorer le chemin que j'avais choisi. Je pars en paix.

Un spasme de douleur traverse son corps frêle. Je sens la panique m'envahir. Elle trouve la force de poursuivre.

— *Mono no aware*¹, ma chérie. Souviens-toi : « Être conscient de l'éphémère qui se mélange subtilement à la beauté qui nous entoure. » Douce tristesse des

choses qui passent... Les cerisiers de mon enfance... La lettre te montrera le chemin.

Maiko plonge son regard dans le mien à travers l'écran, une lueur énigmatique au fond de ses prunelles.

Troublée, je hoche la tête sans comprendre où ma mère veut en venir.

— Quelle lettre, maman ? De quoi parles-tu ?

L'échange continue dans un souffle erratique.

— Quand je ne serai plus là, promets-moi... promets-moi de les chercher, ces cerisiers. Notre histoire... commence et finit avec eux.

Ses yeux se voilent, son souffle se fait plus ténu. Dans un ultime effort, elle m'envoie un baiser papillon.

Ce simple geste déclenche une quinte de toux. Impuissante, je regarde maman secouée par ses spasmes bronchiques. Un goût acide envahit ma bouche.

— Maman ! Maman, réponds-moi !

L'image se fige, parasitée de pixels, avant de virer au noir. Connexion coupée. Le calme de la pièce n'est rompu que par le bruit de ma respiration hachée. Un silence assourdissant. Le silence d'un monde qui s'écroule.

Les funérailles sont aussi solennelles que déchirantes. Le ciel est gris, les nuages bas. Ils pleurent avec nous. La cérémonie se tient dans un petit salon du crématorium de Robermont, ce quartier de Liège que j'ai toujours affectionné. Perché sur les hauteurs, avec ses demeures cossues, il offre habituellement de magnifiques panoramas sur la ville et la vallée de la Meuse.

Aujourd'hui, je ne vois, derrière la baie vitrée, que les érables japonais, dont les feuilles virevoltent dans le vent. Leurs teintes flamboyantes sont un cruel rappel, la vie continue, indifférente à notre perte.

Notre groupe est limité, conséquence des restrictions sanitaires. Les visages

sont doublement masqués : le tissu imposé par les circonstances et celui invisible de la douleur que chacun porte en ce jour de deuil.

Malgré la distance et les barrières physiques, je ressens la vague de soutien qui émane de cette maigre assemblée. Leur présence est un baume sur mon cœur en miettes. J'ai revêtu la traditionnelle robe noire, mes cheveux domptés par une barrette en forme de papillon – un présent de maman.

Léa, ma plus fidèle amie, trouve des mots réconfortants. Elle évoque avec tendresse les sourires de maman, ses rêves, son amour inconditionnel. Sa douce voix parvient à percer le voile de ma souffrance, me rappelle que, même dans les moments les plus sombres, je ne suis pas seule. Dans un geste d'amitié absolue, Léa s'est confinée avec moi pour me soutenir jour après jour, m'empêchant de sombrer.

Les larmes coulent sans retenue, personne ne cherche à les dissimuler. Elles expriment autant le chagrin de la perte que les propres blessures profondes, laissées par ces longs mois d'asservissement à un ennemi invisible. Quelques amies de maman ont rejoint Léa pour partager anecdotes et souvenirs. Chaque mot est un éclat de lumière dans l'obscurité.

La pluie tombe doucement, elle accompagne notre tristesse. Après la cérémonie, les personnes se lèvent, le temps des adieux est venu. Les parapluies s'ouvrent, dômes protecteurs au-dessus des têtes baissées. Je tiens l'urne dans mes bras. Je sens le poids de la réalité. Mes mains tremblent, mais je reste debout, déterminée à lui rendre un dernier hommage.

Le contact froid de la céramique ravive de nombreux souvenirs. Nos voyages complices, ces escapades mère-fille que maman nous concoctait chaque année avec amour.

C'est uniquement confronté à l'absence définitive qu'on mesure le poids de ce mot terrible : JAMAIS. Quand la mort nous arrache un être aimé, son sens nous happe entièrement. L'éprouver est une souffrance inexprimable. C'est être plongé dans une cave au moment précis où s'éteint la dernière lueur...

Maman s'en est allée, emportant dans son sillage ses rires, ses rêves, l'espoir d'autres lendemains complices.

Les pétales virevoltent dans la brise printanière, une nuée de papillons immaculés tournoie entre les branches noueuses. Sous mes pieds nus, je sens la caresse humide de l'herbe grasse, qui se redresse à chacun de mes pas.

J'avance dans une forêt de cerisiers en fleur. Une silhouette familière apparaît au milieu de la brume nacrée.

— Maman ? hésité-je, incrédule.

Avant que je ne puisse l'atteindre, la vision s'estompe. Seul un murmure flotte dans l'air parfumé.

— Retrouve-moi à Shikoku...

Arrachée à l'étreinte onirique, j'émerge en sursaut. Le lever du jour traverse difficilement le brouillard cotonneux de mes rêves. Prisonnière de cette forêt de cerisiers où planait l'odeur de maman, je peine à reprendre pied dans la réalité, à chasser les limbes qui s'accrochent à moi. Je reste immobile. Par la fenêtre entrouverte de ma chambre s'élèvent la rumeur étouffée du petit matin, les premiers bruits de la ville.

Durant de longues minutes, je garde les paupières closes. Les images défilent en une animation hypnotique. Tout paraissait si réel... Le souvenir de ma mère était si vivace et si douloureux.

D'un geste las, je repousse les draps, me lève. Mes pieds nus sur le parquet froid m'arrachent un frisson. La réalité reprend progressivement ses droits, chasse les relents du songe. Malgré tout, une sensation persistante me hante.

Des mois déjà que Maiko a quitté ce monde, emportant avec elle ses secrets, ses silences. Des mois que je navigue à l'aveugle, tâtonnante. Des mois à m'efforcer de reprendre une vie normale, à recoller les morceaux de mon existence fracturée.

Sa voix retentit à mes oreilles, étonnamment claire et proche. L'espace d'un battement, le rideau qui sépare les vivants et les morts s'est entrouvert. Certaines nuits, quand la lune pleine luit d'une étrange lueur cuivrée, maman me rend visite et me murmure d'obscuras paroles qui me laissent au matin perplexe et